

BLIDA AU XIX^e SIÈCLE

Extraits proposés par Pierre DEVESA

LES ORANGES

...Je me rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de BLIDAH; c'est là qu'elles étaient belles ! Dans le feuillage sombre, lustré, vernissé, les fruits avaient l'éclat des verres de couleur, et doraient l'air environnant avec cette auréole de splendeur qui entoure les fleurs éclatantes. Ça et là des éclaircies laissaient voir à travers les branches les remparts de la petite ville, le minaret d'une mosquée, le dôme d'un marabout, et au-dessus l'énorme masse de l'Atlas, verte à sa base, couronnée de neige comme d'une fourrure blanche, avec des moutonnements, un flou de flocons tombés.

Une nuit, pendant que j'étais là, je ne sais par quel phénomène ignoré depuis trente ans, cette zone de frimas et d'hiver se secoua sur la ville endormie, et BLIDAH se réveilla transformée, poudrée à blanc. Dans cet air algérien si léger, si pur, la neige semblait une poussière de nacre. Elle avait des reflets de plumes de paon blanc. Le plus beau, c'était le bois d'orangers. Les feuilles solides gardaient la neige intacte et droite comme des sorbets sur des plateaux de laque et tous les fruits poudrés à frimas avaient une douceur splendide, un rayonnement discret comme de l'or voilé de claires étoffes blanches...

Alphonse DAUDET
"Lettres de mon moulin"

BLIDA, résidence du Général CHANGARNIER

La route d'Alger à Blidah, en 1842 et 1843, suivait la rue Bab-el-oued, tournait à gauche près du tombeau d'Omar-Pacha, et, s'échelonnant dans le flanc de la montagne, gravissait jusqu'au "Tagarin". Le voyageur avait d'abord à ses pieds le petit village de "Mustapha", son grand quartier de cavalerie, la baie entière, les montagnes kabyles et ces fraîches oasis qui se détachent des rivages sablonneux de la mer. Bientôt la vision disparaissait. Pendant quelques heures, nous n'avions pour tout horizon que les mamelons couverts de palmiers nains du Sahel ; à la fin, l'on débouchait sur les hauteurs d'Ouled-Mandil ; de ce point, la Mitidja s'étend jusqu'aux montagnes qui s'élèvent sur une ligne parallèle aux collines du Sahel, de l'est à l'ouest, de la baie d'Alger au fond de la plaine. Les lentisques, les oliviers, couvrent le flanc de ces montagnes, et des roches grisâtres se dressent à leur sommet, au milieu des pins et des chênes verts. Près de la mer, à l'est, le voyageur apercevait le Fondouk ; droit devant lui, dans

la plaine, les ombrages de Boufarik ; à droite, au pied de la montagne, Blidah et ses bois d'orangers, puis de la coupure de la Chiffa et le col de Mouzaïa...

La route de Blidah traverse l'emplacement d'un bois d'orangers que le Général Duvivier fit abattre au nom du génie militaire. Pendant deux ans, ces arbres servirent à chauffer les troupes ; ce qui en reste debout autour de la ville est encore assez beau pour rendre charmant le séjour de Blidah.

C'était là... que le général Changarnier avait momentanément fixé sa résidence... Sans l'obligeance d'un arabe, qui s'empressa, au nom du général, de marcher devant nous et de nous guider jusqu'à la maison du "CHANGARLO", ainsi qu'il l'appelait, nous n'aurions jamais pu atteindre cette modeste demeure. Le général Changarnier habitait, en effet, une humble maison dans la ville arabe. Une sentinelle veillait à la porte, perdue au milieu de ce labyrinthe de rues, de places et de carrefours. Singulière habitation pour le chef glorieux d'une si grande province ! Le général n'était pas là... mais son aide de camp, nous offrit en son nom une gracieuse hospitalité... À Blidah comme sous la tente, l'hospitalité du général Changarnier était, en effet, passée en proverbe, même parmi les arabes... Le lendemain même du jour où nous arrivions à Blidah, les troupes devaient se mettre en marche : aussi n'y avait-il que bruit et confusion dans cette ville du repos et de la solitude. Les boutiques étaient encombrées de soldats achetant leurs petites provisions de sucre, de café, de tabac ou de cigares, selon que leur bourse renfermait le modeste sou de poche ou l'aristocratique pièce blanche. Les hommes de corvée partaient de leur côté, se rendant, sous la conduite d'officiers, aux magasins militaires ; les cabarets enfin, le soir venu, fêtaient joyeusement, par de copieuses libations, l'heure du départ, jusqu'à ce que la retraite, ce couvre-feu militaire, eût chassé les buveurs attardés et rendu à la ville son grave repos.

Souvenirs de la VIE MILITAIRE en Afrique
par le Comte P. de Castellane
Paris. Librairie de L. Hachette et Cie. 1856
Extraits de la 3ème édition (pages 3 à 9).

BLIDAH, une Normandie numide.

Blidah, 8 février 1853

Me voici à Blidah, logé, installé, t'écrivant. J'ai fait la route à grande vitesse, dans une diligence où tout le monde excepté moi, parlait provençal, ce qui m'a permis de ne pas dire un seul mot pendant un trajet de cinq heures...J'ai loué une maison située à l'extrémité de la ville, sur une place déserte plantée d'orangers et séparée seulement des grandes orangeries extérieures par le mur fortifié du rempart. Nous avons d'un côté la vue de la plaine, de

l'autre celle de la montagne, que nous croirions toucher de la main, tant elle est proche et domine de haut la ville assise à ses pieds.

Blidah, février...

"L'étranger t'appelle une petite ville (Blidah)

Et moi, Blidéen, je t'appelle une petite rose (ourida)".

Voilà tout ce qui reste de Blidah, un distique de forme amoureuse, un nom charmant qui rime avec rose. La ville n'existe plus. Le nom résonne encore sur les lèvres des arabes, comme un souvenir tendre et regretté d'anciennes délices.

Blida était en effet la ville par excellence des roses, des jasmins et des femmes. Du bord de la plaine où l'on apercevait ses tours et ses maisons blanches, cachées à demi dans des forêts d'arbres aux fruits d'or, elle apparaissait précisément en face de KOLEAH la Sainte, comme une image anticipée des joies permises et promises du paradis. Il y avait là des jardins constamment verts, des rues tapissées de feuillage et plus ombreuses que des allées de bois, de grands cafés pleins de musique, de petites maisons habitées par de petits plaisirs délicats, des eaux partout, et des eaux exquis; puis pour achever par les odeurs, le bien-être de ce peuple sensuel, la continuelle exhalaison des orangeries en fleurs y faisaient de l'atmosphère tout entière un parfum. On y fabriquait des essences, on y vendait des bijoux. Les gens de guerre venaient s'y délasser, les jeunes gens s'y corrompre. Les marabouts dont ce n'était pas la place, habitaient à l'écart dans la montagne. Les mosquées n'y figuraient que pour mémoire, et comme un chapelet dans la main des débauchés.

Blidah ressemble aujourd'hui, trait pour trait, à une mauresque que je vois se promener dans la ville, qui a été belle et qui, ne l'étant plus, s'habille à la française avec un chapeau de mauvais goût, une robe mal faite et des gants fanés : plus d'ombre dans les rues, plus de cafés ; les trois quarts des maisons détruites et remplacées par des bâtisses européennes ; d'immenses casernes, des rues de colonies ; au lieu de la vie arabe, la vie des camps, la moins mystérieuse de toutes, surtout dans la recherche de ses plaisirs. Ce que la guerre a commencé, la paix l'achève. Le jour où Blidah n'aura plus rien d'arabe, elle redeviendra une très jolie ville ; la nouvelle Blidah fera peut-être oublier l'ancienne le jour où ceux qui la regrettent auront eux-mêmes disparu.

D'ailleurs il lui restera tant de choses pour l'embellir et la faire prospérer : sa situation d'abord, si parfaite qu'on y rebâtirait encore, si un nouveau tremblement de terre démolissait la ville actuelle ; un sol fertile, de belles eaux, mieux distribuées que jamais, que l'industrie française utilise, où les arabes n'ont vu qu'un agrément, où nous trouverons des fortunes ; à la porte de la ville, une plaine admirable ; et la montagne au-dessus d'elle ; un climat très doux, juste assez d'hiver pour aider les cultures

européennes, un été qui semble propice aux tropicales ; un air salubre, peu de vents du désert, tous ceux de la mer et venant sans obstacle, depuis l'est jusqu'à l'ouest en passant par le nord plein ; pour horizon, trois cent mille hectares de terre attendant la charrue ; enfin ; luxe assez rare, des orangeries forts amoindries, dit-on, mais qui font encore de cet ancien jardin des Hespérides le premier pays des oranges.

De temps en temps je me donne le plaisir de sortir par Bab-el-Sebt, et tout à coup, comme si c'était la première fois que je la visse, je regarde la plaine. L'horizon est admirable d'étendue de grandeur et de gravité ; le voyageur y reste attaché, même après avoir contemplé des tableaux plus rares.

Une année dans le Sahel

par Eugène FROMENTIN

Paris. Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. 1888

Extraits de la 7^{me} édition (pages 114 à 130)

Blida, 12 mars 1853.

Quelquefois, après une semaine de chaleur continue, le ciel se couvre de vapeurs, et l'atmosphère, surtout au-dessus de la ville, en est alors si chargée et devient si basse que la montagne disparaît, cachée bizarrement jusqu'à moitié comme par un rideau de théâtre. Bien qu'elle nous touche, nous n'en distinguons plus que la base et le fond des ravins boisés, rendus d'un bleu sombre par une ombre impénétrable... tout se dissipe avec la nuit, comme si, chassés eux-mêmes par les approches du jour, les nuages s'évanouissaient pêle-mêle avec les ténèbres. Le soleil paraît dans un ciel où ne reste pas le plus petit trouble ; les horizons sont nets, vifs et fermes. Nous pourrions compter les cèdres plantés, à trois mille pieds au-dessus de nos têtes, sur les derniers pitons des Beni-Salah.

Le plus ordinairement, les soirées sont magnifiques ; je les passe au bois des Oliviers. En ce moment de l'année, le soleil se couche un peu après six heures, et directement au pied de la plaine, entre le promontoire avancé de la Mouzaïa et le pays montueux des Beni-Menasser, sur des collines qui ont l'air d'une mer agitée. On le voit suspendu comme un globe au-dessus de cette haute barrière violette ou faisant rayonner, quand il y a des nuages, un vaste triangle enflammé... Je ne vais guère au bois des Oliviers que pour assister à ce spectacle... Autrefois... nous y vivions à l'ombre adossés contre le tronc des arbres... en regardant tomber autour de nous les petites olives sauvages que le vent du printemps secouait des branches. Nous pouvions encore, à ce moment-là, rêver à quelque chose de grave et de grand à l'ombre de ces beaux arbres chargés d'années, et devant ce petit marabout

à coupole basse, assez semblable à un autel... Des hommes vêtus de blanc, avec un air sérieux, passaient au loin parmi les arbres. La ville, dont on apercevait les tours blanches, était séparée de nous par des haies épineuses de nopals et d'aloès...

Savez-vous qu'il y a juste huit mois je passais par ici, croyant venir à Blidah pour huit jours ? Tu connais la route escarpée que nous avons suivie, cette longue rampe en colimaçon qui commence au lit de l'Oued, décrit de grands cercles sur le flanc nord de la montagne, et conduit en quatre ou cinq heures de cheval au dernier sommet qui domine immédiatement Blidah. À mi-côte, à peu près se trouve la glacière, jadis habitée par des Maltais, pourvoyeurs de neige, charbonniers et chasseurs. Il reste une ou deux baraques en manière d'abri, posées au bord de l'étroite esplanade où, par une claire matinée de mars... nous avons vu voler des aigles... Un peu plus haut, sur un piton qui se voit de Blidah est perché le télégraphe, avec ses longs bras articulés qui meurent d'inaction pendant les obscurs brouillards de l'hiver. Tout à fait au sommet, parmi les cèdres et sur le dernier repos de la montagne, taillée en pain de sucre, subsiste encore un vieux marabout... Mesuré de l'endroit dont je parle au pied du marabout, l'horizon décrit un cercle parfait, excepté sur un seul point, où le cône noirâtre de la Mouzaïa fait saillie. Au nord, nous embrassons la plaine avec ses villages à peine indiqués, ses routes tracées par des rayures pâles, puis tout le Sahel, courant, comme un sombre bourrelet, depuis Alger, dont la place exacte était déterminée par des maisons blanches, jusqu'au Chenoua, dont le pied s'avancait distinctement, comme un promontoire entre deux golfes ; au-delà, entre la côte d'Afrique et le ciel infini la mer s'étendait à perte de vue comme un désert bleu. Dans le sud-est, on apercevait le Djurdjura, toujours blanchâtre ; à l'opposé, montait la pyramide obscure de l'Ouarsenis ; quatre-vingts lieues d'air libre, sans nuage et sans tâche aucune, séparaient ces deux bornes milliaires posées aux deux extrémités des pays kabyles.

À nos pieds se développaient quinze lieues de montagnes échelonnées dans un relief impossible à saisir, enchevêtrées l'une l'autre, et noyées, confondues dans un réseau d'azurs indéfinissables.

Une année dans le Sahel

par Eugène FROMENTIN

Paris. Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. 1888

Extraits de la 7^{ème} édition (pages 158 à 297).